



# L'HUMOUR ET [SES] SOINS PALLIATIFS.



*Billet d'humeur,  
Numéro 50 ! L'humour et  
[ses] soins palliatifs !*  
P. Houque ..... p. 2

*50 nuances de titres*  
B. Matton ..... p. 3

*Cinquante Irréductibles*  
M. Constans ..... p. 4

*L'Humour et [ses] soins palliatifs*  
E. Destriez ..... p. 5

*Potence avec paratonnerre :  
apologie de l'humour noir*  
P. Lepetit ..... p. 7

*L'Humour : ordre ou désordre ?*  
D. Egido ..... p. 9

*Histoire d'en rire*  
M. Constans ..... p. 11

*Le (pas très) propre  
de l'homme*  
O. Sarrazin ..... p. 12

*Lettre que j'adresserais  
à mes amis...*  
P. Flament ..... p. 14

*Humeur noire. Mélancolie.  
A bout de souffle*  
B. Julien ..... p. 15

*La politesse du désespoir :  
feuilleton de l'été*  
B. Matton ..... p. 16

*Artistes invités :*  
Alain Adnet YAKA ..... p. 3

# BILLET D'HUMEUR

## NUMÉRO 50 ! L'HUMOUR ET [SES] SOINS PALLIATIFS.

Le problème avec les nombres, ce sont les chiffres après la virgule...

*Numéro 50*, si l'on néglige les numéros spéciaux et si l'on passe sous silence les dix numéros du *Canard Confiné*, journal d'humour en période Covid, lequel enfanta le *Journal d'humour des Irréductibles*, eux-mêmes héritiers du *Cercle de l'Iderne* et auteurs du *Vade mecum de l'étranger* et de *Au nom des dieux*.

*Nous partîmes cinq cents mais, par un prompt renfort, / Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port* : c'est à peu près, par le miracle du Net, le constat que l'on peut dresser concernant notre audience ; trois cent quatre-vingt articles et cent seize artistes invités complètent le tableau.

Le parcours nourrirait le récit de poilus ressassant leurs exploits... à moins qu'il ne trahisse le refus obstiné d'une poignée de soixante-huitards de renoncer au matin du Grand Soir... à moins encore qu'il ne témoigne que la parole circule à l'extérieur des Temples et que nous sommes nombreux à répandre nos idées sur le Net, toutes Obédiences confondues.

Les Irréductibles, acteurs et spectateurs de leur société, en décrivent les temps forts, les faiblesses mais aussi les raisons d'espérer Avec *humour* et *humour*, ils se veulent les bateleurs d'un Tarot du monde où les atouts changent souvent de main. L'humour, masque de la colère, cohabite avec l'humour, antichambre du rire, qui nous ramène à l'humain et à nos semblables, car le rire a besoin d'un écho : *notre rire est toujours le rire d'un groupe*, nous confirme Bergson.

Comme le feu et le sacré, le rire a deux visages : il exclut, en humiliant l'individu en marge de la société, ou il intègre, en créant une complicité avec d'autres rieurs, réels ou imaginaires. *L'indifférence est le milieu naturel du rire qui n'a pas de plus ennemi que l'émotion* (Bergson). Le rire s'adresse à l'intelligence pure et, à ce titre, libère du réel et des contingences matérielles ouvrant le domaine de la création, de la poésie, de la connaissance. André Gide conclut son *Prométhée mal enchaîné* par ces mots : *Un rire irrésistible secoua quelques instants l'auditoire. Messieurs, je suis heureux que mon histoire vous divertisse, dit en riant également Prométhée. Depuis la mort de Damioclès, j'ai trouvé le secret du rire...* Ce secret, c'est d'avoir compris que, dans ce monde absurde, il convenait de rire de toute chose. Esclave de l'aigle qui se nourrissait de son foie, Prométhée se libère en mangeant son bourreau : *Je le mange sans rancune ; s'il m'eût fait moins souffrir, il eût été moins gros, moins gras, il eût été moins délectable.*

L'humour et le rire sont proches de cette folie inventée par Dieu *pour sauver le monde puisqu'il ne pouvait le faire par la sagesse*, dit Erasme. Cette folie, si profondément humaine qu'elle confère à l'homme *une place imminente et unique dans l'univers* et que *les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou.*

Alors ne rêvons plus que d'être fous à perpétuité !

**Patrick Houque**

# 50 NUANCES DE TITRES

**Brigitte Matton**

**E**n ce temps-là, dans ce pays-là, nombreux étaient ceux qui se demandaient : *Un journal, pour quoi faire ?* Depuis longtemps, les princes qui gouvernaient s'étaient tellement rapprochés des organes d'information modernes et de leurs puissants moyens de persuasion que rares étaient les résistants à l'ancienne, ceux qui avaient été élevés aux cris de *No pasarán* et se méfiaient de ces *GAFAM* qui empoisonnaient les esprits.

Quelques rares originaux piétinaient devant les *rideaux de fer baissés* des librairies fermées, s'attirant les quolibets des passants : *Eh, l'artiste, que fais-tu là !* Car en ce temps-là, dans ce pays-là, même les poètes étaient menacés et tous ceux qui défendaient la culture et la création avaient dû se faire discrets.

C'est au moment du *solstice d'hiver*, jadis période d'espoir en un renouveau de l'esprit, que souvent la crise était la plus profonde. C'est alors que les irréductibles défenseurs des anciennes lumières se posèrent les questions les plus cruciales. *Qu'est-ce [au fond] qu'une civilisation ?* Comment accueillir la « misère du monde » sans avoir à enseigner à chacun les mots oubliés d'un *glossaire des migrants* ? Comment lutter contre ceux qui, *pour rendre le monde manipulable* [à leur profit, savaient qu'] *il faut manipuler la langue*.

Ces questions, ils les avaient héritées de leurs anciens maîtres et ils se demandaient désormais ce que serait la *Franc-Maçonnerie de demain*. Ils continuaient à se méfier des dogmes, à *laïciser les vertus théologiques*,

à fêter les *Equinoxes* et surtout à défendre avec les dents cet *universalisme* [qu'ils opposaient aux dérives de la] *multiversalité* des pensées du *woke*. *Humanistes* acharnés, ils se méfiaient des sirènes du *transhumanisme* et des fausses promesses d'un *progrès* bien galvaudé.

Attention, pensaient-ils, on en est revenu aux temps maudits de l'Inquisition où toute pensée libre relevait du *Diable* et des *sorcières* !

C'est alors que le plus réfléchi d'entre eux leur proposa un nouveau programme : *Retrouvons la plénitude de notre immanence*, leur dit-il. Retrouvons l'harmonie qui doit lier *l'Homme et la Nature*. Luttons contre l'information confisquée pour défendre notre honneur de journaliers et pouvoir dire *Moi, j'informe*. Reprenons inlassablement la défense des valeurs auxquelles nous croyons, *Liberté, Egalité, Fraternité, Laïcité et Démocratie*. Retrouvons le sens de l'essentiel : *apprendre, comprendre et enseigner*.

Ils firent d'abord un détour par la poésie, leur trésor perdu : *Surréalisme, vous avez dit Surréalisme ?* Ce qui les conduisit à s'interroger sur leur pratique commune de la *Maçonnerie*. Cette reprise en main leur permit ensuite d'aborder plus sereinement les problèmes que posaient les *réalités simulées*, d'aller *voir ailleurs* comment d'autres s'y prenaient pour affronter *le néant* de la pensée contemporaine. Ils avaient retrouvé le goût de la liberté : *la liberté de parler, avec Saldam Rushdie, la liberté de penser par soi-même et le travail* que cet idéal impose.

Désormais bien décidés à reprendre le collier, *mille sabords !!!*, ils pratiquèrent sans vergogne une *parole libre*. Avec *le temps*, ils surent instaurer *l'utopie* [voire la] *dystopie* d'un monde d'*amour* universel où leurs idéaux d'une *Europe* unie par des *autorités* généreuses et apaisées seraient défendus avec *humilité* par ceux qui, au départ, étaient si malades qu'on les avait crus perdus à jamais.

Comme quoi, au seuil d'un numéro 50, ils avaient démontré comment *l'humour et [ses] soins palliatifs* peuvent encore sauver le monde ! ■

## **YakaYaka, Alain Adnet**

Pourquoi YakaYaka (ou Yaka FM) ? Lorsque j'ai pris ce nom d'artiste, on entendait souvent *y'a qu'à faire ceci, y'a qu'à faire cela...*, j'ai suivi la mode du moment.

Je vis à une trentaine de kilomètres de Bruxelles, dans le Hainaut. Je dessine lorsque vient l'inspiration, des fois après avoir entendu un truc qui m'a fait tilt en loge, des fois suite à l'actualité, mais toujours dans l'idée de me moquer gentiment de ce qui s'est passé, jamais de la personne. C'est pour cela que j'affuble mes maçons de tabliers de différentes couleurs, pour que tout le monde s'y retrouve. Mon aspiration est de faire sourire et des fois réfléchir.

J'ai illustré le livre écrit par Matéo Simoita (de son nom de plume) en 2018 : *La loge maçonnique : symbolise-t-elle encore l'athanor des alchimistes ? Comment lui donner force et vigueur ?* Livre qui n'a rien d'alchimique au sens premier du terme et où l'auteur s'interroge sur le fonctionnement des loges maçonniques au 21<sup>e</sup> siècle.

yakafm@gmail.com / <https://yakabd.over-blog.com>

# CINQUANTE IRRÉDUCTIBLES

Michel Constans

Jusqu'à présent, on connaissait les Cinquantièmes Hurlants, ces latitudes situées dans l'océan austral entre les 50° et 60° parallèles, proches de l'Antarctique, dont les vents violents, sur une mer grosse en permanence, baignent le Cap Horn. Désormais, l'Histoire retiendra que le cinquantième numéro des *Irréductibles* est paru au cours de l'été 2024, quatre ans après le numéro 1.

Tout ça à cause de la COVID... !

À l'origine, il s'agissait pour quelques FF. et SS. de rétablir le lien les unissant malgré un isolement dû à l'épidémie. Spontanément constitué, le comité de rédaction aura maintenu une solidarité fraternelle entre chacun et chacune des rédacteurs/trices, au long de quatre années de travail commun, sans interruption. Certes, quelques rares FF. et SS. pisse vinaigre ne manquèrent pas de parier sur la lassitude des lecteurs/trices et des rédacteurs/trices ; certains taxèrent même la publication d'*intellectualiste* ; d'autres prédirent le pire au motif que le comité de rédaction était hétérogène, maçonnièrement parlant. Après la parution de ce

cinquantième numéro, diffusé à 1230 abonnés-relais, la satisfaction du travail accompli s'impose. L'une des raisons de cette réussite est justement l'hétérogénéité de l'équipe de rédaction : rassembler des différences est plus efficace que d'uniformiser sous couvert d'un Rituel ou d'une Obédience.

Le numéro 1 de votre journal, paru le 8 octobre 2020, annonçait la couleur, d'entrée de jeu : *Aujourd'hui, la proposition prend la forme d'un journal constitué de billets d'humeur écrits en réaction à l'actualité et à la façon dont les media en continu la traitent, l'aseptisent au mieux, la pervertissent au pire*. Depuis, rien n'a changé, si ce n'est que l'équipe rédactionnelle s'est renforcée, passant de deux à huit membres, sans compter les participations occasionnelles. Sans règlement intérieur ni hiérarchie, la seule règle commune partagée est celle du respect du calendrier de remise des textes, dont les thèmes déterminés en commun chaque mois inspirent toute l'équipe.

Plus que jamais irréductibles, rendez-vous au centième numéro... ! ■





# L'HUMOUR ET [SES] SOINS PALLIATIFS

Emile Destriez

## HUMOUR ET DÉSESPOIR

J'ai perdu, à trois périodes différentes de mon existence, trois amis, boute-en-train notoires, qui ont brutalement mis fin à leurs jours, de façon incompréhensible. Ne pas avoir perçu derrière leur joie communicative leur véritable état psychique m'a toujours désolé, interpellé et justifie pleinement mon intérêt quant à cette réflexion sur les soins palliatifs de l'humour. Le trait d'humour peut-il être un cri de désespoir ? Compte tenu de mon appétence permanente pour cet état d'esprit, je crains le

pire pour mon avenir ! De fait, j'ai beaucoup de mal à enchaîner trois phrases sans que mon esprit soit assailli par quelque analogie décalée, en général aussi sottise que grenue, et, dans ce domaine, je ne recule devant rien : même ce que l'on appelle avec beaucoup de tolérance « l'humour du dimanche » me ravit ! Tout petit déjà, je me faisais un plaisir de travestir tout mot nouveau, à peine dévoilé par mes parents, par jeu : l'humour n'est-il qu'un jeu ? Mais alors, entre-t-il vraiment dans la panoplie des « soins palliatifs » que s'administre le désespéré ?

## HUMOUR ET ESPOIR

L'humour peut-il nous affranchir momentanément de l'inéluctable ? Dans ce cas, serait-il l'indice de la liberté conquise du désespéré ? Rester meilleur que nos actions et plus grand que les événements qui peuvent nous accabler, n'est-ce pas demeurer libre ? En provoquant un décalage par rapport aux événements, le trait d'humour nous élève au-dessus de notre destinée. De plus, évoquant une situation imaginaire, il nous sort *ipso facto* de la matérialité dans laquelle nous sommes les proies de la vanité et de l'orgueil. Se libérer de la vanité et de l'orgueil, ne serait-ce pas le but de la vertu de tempérance ? Tous les rituels maçonniques s'appuyant sur la pratique des vertus, il est facile de nous rappeler que la vertu vient du latin *virtus*, qui signifie l'énergie, la

force ; laquelle ne se manifeste que dans l'action. Ainsi, la vertu n'est pas une pensée, un avis, mais bel et bien un exercice. Dans ce cas exerçons-nous à l'humour ! Usons sans limite de ce soin palliatif gratuit !

Attention cependant. Si notre humour n'est pas destiné à générer du bien-être à autrui, il n'est plus thérapeutique et a un effet inverse ! Il est important de toujours faire le bien ! La chevalerie spirituelle qui est notre voie le rappelle sans cesse en recommandant la pratique constante, permanente de la bienfaisance. Alors, attention à l'humour ! En effet, l'on ne rit pas avec n'importe qui ! Une relation de confiance doit au préalable se créer ; ensuite il faut choisir le bon moment !

A propos du bon moment, avez-vous remarqué qu'une situation cocasse et décalée lors d'une réunion solennelle nous entraîne inexorablement vers le rire ? Bien sûr, dans ce cas le rire n'est pas volontaire, il s'agit d'une réaction de notre inconscient. Le rire, qui peut être un cri de désespoir, est en fait, nous le savons, un mécanisme neurologique précis, résultat d'un processus biologique complexe impliquant le système musculaire, mais issu de notre système nerveux, donc du tréfonds de notre être, viscéral en quelque sorte ! Il est vrai que l'humour, comme le rire, nous secoue, nous interpelle. Un trait d'esprit qui nous a marqué nous revient en mémoire régulièrement et nous ravit toujours.

Être secoué par un rire convulsif échappe à notre raison, n'a apparemment rien d'intellectuel mais il s'agit d'une jouissance dont personne ne se plaint ! Il est important de détendre ces deux muscles qui amènent les coins de la bouche vers les oreilles, et qui agissent principalement dans l'action du rire. Vous savez : les muscles zygomatiques. Alors, rions à gorge déployée et suivons l'exemple de maître Rabelais ! Les substances biochimiques secrétées à l'occasion d'un rire par notre organisme pourraient-elles alors remplacer avantageusement l'ingestion d'un verre de picrate ? A moins que nous additionnions les deux remèdes sans retenue ! (Attention dans ce cas aux dommages collatéraux comme il en est de toute médication.)

Une situation cocasse, fruit de notre imagination, sollicite en même temps notre raison et notre inconscient, c'est-à-dire la totalité du psychisme qui constitue notre personnalité. Elle est le fruit du décalage entre une situation que nous connaissons et une extension, un développement que nous imaginons. A ce titre, le rire fonctionne comme le symbole en s'adressant simultanément aux deux aspects de notre *psyché*. Le symbole qui nous transcende est une puissance de nous-même : n'est-ce pas le cas de l'humour ? Pour ma part, je vois des similitudes entre l'humour et le symbolisme.

René GUENON écrit que *le symbolisme est un langage beaucoup moins étroitement limité que le langage ordinaire. Il constitue le langage initiatique par excellence. Le propre du langage symbolique précise-t-il, est d'utiliser des images du monde sensible, accessible aux sens, pour*

*évoquer des réalités abstraites, morales ou spirituelles.* Il en est de même de l'humour, sans forcément nous emmener vers la spiritualité (même si l'humour peut être divin : rappelons que le dieu grec Momos était une personification de la raillerie et des jeux de mots). L'humour évoque des réalités abstraites qui émergent brutalement à notre conscience, exactement comme le symbole.

Poursuivons au sujet du rapport symbole/humour. La première caractéristique du symbole maçonnique réside dans le fait qu'il n'exprime jamais un sens exclusif. Il est porteur d'un sens qui ne peut être enfermé dans une définition. Le trait d'humour relativise un propos et lui ouvre également d'autres sens. Selon KLINE, *l'humour nous détache de la dualité du bien et du mal, du gain et de la perte, afin de nous permettre d'avoir une meilleure perspective.* Se détacher ainsi de la dualité, n'est-ce pas justement un des buts de notre démarche ?

De même le symbole maçonnique est susceptible d'au moins deux interprétations d'apparences opposées et contraires, et nous invite à dépasser la dualité en évitant l'écueil de la certitude qui nous ferait sombrer. Une idée fixe peut même progressivement devenir un délit. Prenons un exemple de dépassement de la dualité dans le rite que je connais, le Rite Ecossais Rectifié, mais dont on retrouve d'autres formes dans tous les rituels. Cet exemple est emprunté au nouvel ouvrage de Jean-Claude SITBON, *Voyages dans la symbolique maçonnique en loge bleue*, Editions de la Tarente (que je me permets de plagier). Il s'agit des trois éléments figurant pendant les voyages entrepris par le candidat lors de la cérémonie de sa réception au grade d'Apprenti. Le rituel fait dire au Frère introducteur : *Le feu consume la corruption mais il dévore l'être corrompu [...] C'est par la dissolution des choses impures que l'eau lave et purifie, mais elle recèle des influences funestes et les principes de la putréfaction [...] Le grain mis en terre y reçoit la vie, mais si son germe est altéré, la terre même en accélère la putréfaction.* La prise de conscience de cette ambivalence du symbole est un bienfait de la formation maçonnique. Elle nous conduit à la prise de conscience que l'opposition et l'antagonisme sont la condition indispensable à la manifestation des forces. Cette dualité est présente dans toute la nature. Deux forces lancent et attirent, agrègent et dispersent. Cette prise de conscience est importante à **chaque instant de notre vie** car, ces forces vitales, nous les sentons bouillonner à chaque instant en nous, par notre besoin permanent d'attirer ou de rayonner, ou bien de conserver et de répandre. Garder toujours à l'esprit ce symbole nous aide à nous mieux connaître et à dépasser cette dualité. Pour accéder à la trinité ? Voilà une bonne question !

L'humour, lorsque nous rencontrons antagonismes ou oppositions, est tout sauf passif car il permet d'exprimer sa colère sous une forme décalée : ainsi nous passons de la passion à l'*action* et, dans le même temps, nous nous dominons. Devenir chevalier, c'est dresser son *ego*, représenté symboliquement par le cheval.

Alors l'humour, décalage qui laisse libre court à notre imagination, qui nous sort des sentiers battus et des vérités toutes faites, qui nous permet de dépasser la dualité et l'adversité, me semble vraiment en adéquation avec le symbolisme, jusqu'à un certain point bien sûr. Je fais mien cet adage qui veut *qu'un homme qui manque d'humour n'est pas un homme sérieux* ! Peut-être n'a-t-il pas entamé sa quête du soi, la quête de la co-naissance (j'ai supprimé un « n » sinon c'est

problématique !) qui permet de se percevoir avec autant d'amour que de dérision. Peut-être n'a-t-il pas été éclairé par ce trait d'esprit de l'humour qui illumine brusquement nos ténèbres, comme le dit l'*Evangile* de Jean : *La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point reçue*. Je précise : se trouver dans les ténèbres sans percevoir même un faible rayon de lumière n'est certes pas mortel, particulièrement lorsque l'on n'est pas encore né ! ■

# « POTENCE AVEC PARATONNERRE<sup>1</sup> » : APOLOGIE DE L'HUMOUR NOIR

Patrick Lepetit

« Vivons heureux en attendant la mort. »

Pierre Desproges

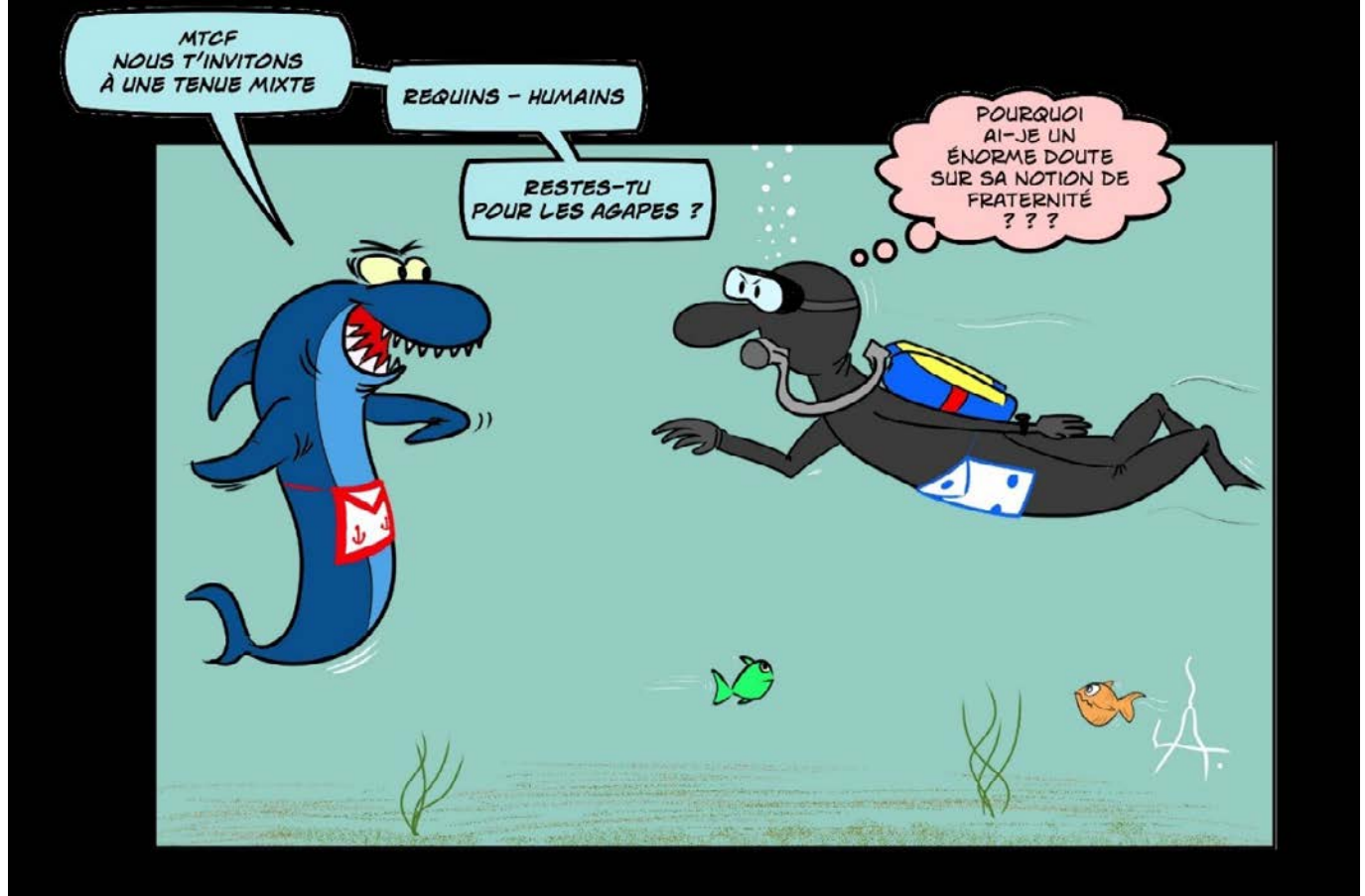
Associer l'« humour », qui a, comme le signalait Freud, *non seulement quelque chose de libérateur, mais encore quelque chose de sublime*, et les « soins palliatifs », auxquels on n'a recours que lorsqu'un malade n'a plus aucune perspective de guérison, suppose, à mon sens, une bonne dose... d'humour, qui n'est, comme chacun sait, rien d'autre que la *politesse du désespoir*. Et particulièrement de ce *black humor* qui pour les Britanniques désigne toutefois la mélancolie ou... la bile, de cet humour *noir*, donc, qui serait plutôt pour nous, comme le dit Etienne-Alain Hubert, *la forme la plus élevée de défense contre le malheur*, avec le zeste d'inconvenance tragique qu'il est d'usage d'y associer compte tenu de l'absurdité consubstantielle à notre humaine condition. Car l'humour noir bien compris cousine, par nature, avec l'idée de la mort, mais avec élégance, évidemment, et de manière distanciée.

Si on attribue l'invention de l'expression à André Breton, c'est à ce grand torturé qu'était Joris-Karl Huysmans, l'immortel auteur d'*A Rebours*, qu'on la doit. Mais c'est bien le père du Surréalisme qui lui a donné sens et pignon sur rue, avec son *Anthologie de l'humour noir*, dont la première édition, longue à mûrir et publiée en 1940, a été immédiatement... censurée par les nervis de Vichy,

qui ne mangeaient évidemment pas « de ce pain-là », eux qui considéraient Breton, à vrai dire à juste titre, comme *la négation de l'esprit de révolution nationale* ! On peut du reste dès lors légitimement soupçonner l'humour noir, présenté par l'anthologiste comme symptôme de *révolte* [contre le] *monde bourgeois*, d'être, outre une vive protestation contre la mort, un dangereux vecteur de subversion... Et c'est autour de la figure singulière de son ami Jacques Vaché, rencontré pendant la guerre, et de son *umour* (*sic*) si particulier illustré par des maximes susceptibles, à l'image de celle-ci : *Il est dans l'essence des symboles d'être symboliques*, d'attirer notre attention de maçons, que va se structurer, sur ce point, la pensée propre de l'auteur de *Nadja*. Vaché, pour qui l'*umour* est *une sensation voire un sens de l'inutilité théâtrale (et sans joie) de tout* !

Mais le précurseur, et nous aurons ainsi une bonne idée de ce que recouvre cette expression, est l'Irlandais Jonathan Swift, ennemi du genre humain autant qu'ami des hommes dans leur singularité, que nous connaissons surtout pour *Les Voyages de Gulliver* mais dont les *Instructions aux domestiques* renferment quelques savoureuses propositions, comme celle qui consiste à résoudre à la fois le problème de ce qu'on pourrait appeler le contrôle des naissances dans les classes populaires, à savoir l'avortement, et celui de la raréfaction du gibier, qui présente l'inconvénient de priver les riches de mets de choix, en encourageant l'élevage, style cochons de lait, des enfants des pauvres pour leur consommation de nantis... et pour le plus grand profit, bien entendu, de tous ! Une mention particulière,

1. Georg Christoph Lichtenberg (1742-1799), *Aphorismes*. Cité par André Breton dans l'*Anthologie de l'humour noir*. J.J. Pauvert, Paris. 1966.



aussi, pour Xavier Forneret, un petit Romantique redécouvert par Breton qui écrivait, ce qui nous renvoie aux soins palliatifs : *Le sapin, dont on fait les cercueils, est un arbre toujours vert...* Pour Alfred Jarry et ce texte iconoclaste qu'est *La Passion considérée comme une course de côte*. Pour Franz Kafka chez qui, selon Breton, *le problème soulevé [...] dans toute son ampleur est celui de l'obscurité naturelle, telle qu'elle s'oppose à la nécessité humaine ou logique, rendant chimérique toute aspiration profonde à la liberté*. Pour Jacques Prévert et sa *Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris-France*, où chaque convive s'est fait *celle qu'il voulait*, têtes à claques ou têtes, sous sa plume, de pipes, en terre en fait, comme à la foire du Trône !

Mais l'humour noir, depuis, a connu bien d'autres hérauts, et des plus flamboyants, et dans de nombreux domaines ! Que l'on songe à Pierre Desproges, sans doute le plus corrosif des humoristes de son temps – et sans doute du nôtre – qui osa au tournant des années 1980, dans son bien nommé *Manuel de Savoir-Vivre à l'usage des rustres et des malpolis*, cette pirouette plaisamment malséante qui ferait aujourd'hui froncer bien des sourcils, tant il est vrai, monsieur, qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là : *Contrairement aux autres sommités qui ont tendance à mourir à la suite d'une longue et cruelle maladie, il meurt à la suite d'une courte maladie rigolote...* Que l'on songe, par exemple, à ceux de cette école *Hara-Kiri* puis *Charlie Hebdo*, qui mettaient et mettent encore l'humour, souvent noir, *bête et méchant*,

disaient-ils jadis, au service de la liberté d'expression, et qui ont payé leur tribut de sang au fanatisme. A Cabu et Wolinski, à ce Maître en la matière que fut Roland Topor, dont le rire tonitruant se fait grinçant à en pleurer, le temps d'un dessin, noir comme le trait d'encre qui lui donne allure, même s'il peut être parfois somptueusement aquarellé. A Reiser, encore, emporté par un cancer des os à quarante-deux ans, ou à son héritier Vuillemin, qui jubilent en crayonnant leur dénonciation des conformismes et de la médiocrité ambiante sans oublier d'y mêler une saine critique sociale. Car s'il est vrai, comme l'écrit encore André Breton, que *l'humour représente une revanche du principe du plaisir attaché au surmoi sur le principe de réalité attaché au moi*, Gilles Deleuze et Claire Parnet ont en effet bien raison d'avancer dans leurs *Dialogues*<sup>2</sup> que *Les pouvoirs établis ont besoin de nos tristesses pour faire de nous des esclaves. Le tyran, le prêtre, les preneurs d'âmes ont besoin de nous persuader que la vie est dure et lourde*. C'est, du reste, encore Desproges qui, en 1988, dans *Textes de scène*, se permettait cette remarque d'une éclatante lucidité : *La naïveté grotesque des enfants fait peine à voir, surtout si l'on veut bien la comparer à la maturité sereine qui caractérise les adultes. Par exemple, l'enfant croit au Père Noël. L'adulte non. L'adulte ne croit pas au Père Noël. Il vote*. De l'humour. Noir. Et grinçant, surtout, au vu des derniers développements, dans le contexte politique qui est le nôtre, la démocratie en soins palliatifs ! Tiens, on en rirait si on n'avait pas, soudain, envie de pleurer. ■

2. Flammarion, Paris, 1977.



# L'HUMOUR : ORDRE OU DÉSORDRE ?

Danielle Egido

L'humour : en faire ou en parler ? Deux options bien alléchantes, qui ne requièrent cependant pas les mêmes compétences ni ne visent les mêmes objectifs, pas davantage les mêmes enjeux. En réalité, nous ne sommes pas tous égaux face au « sens de l'humour » : il en est de sinistres atrabilaires souffrant de gélotophobie qui restent insensibles aux traits d'humour et rejoignent la triste cohorte des agélastes pour qui il s'agit d'un art mineur voire même décadent. Rabelais, déjà, s'en plaignait, c'est dire s'ils ont la peau dure ! Quel dommage car l'humour et le rire, c'est bien connu, sont d'excellents remèdes face aux morosités ambiantes puisqu'ils renforcent nos défenses immunitaires. Alors, pour tenter un article humoristique, il nous aurait fallu viser une cible commune dont nous aurions pu « faire nos choux gras ». Certes, des cibles, il n'en manquait pas mais nous nous bornerons donc à parler d'humour car, là encore, il y a bien du grain à moudre. De sorte qu'il faudra renoncer (ou presque) à toute tentative de galéjade, de boutade et de fanfaronnade, aucune bouffonnade, tartarinade, gasconnade ni même de tarasconnade. Promis-juré : pas la poindre petite pantalonnade... Juste une courte mazarinade !

## LE DÉSORDRE EST LE MEILLEUR SERVITEUR DE L'ORDRE ÉTABLI

Sans doute pour diverses raisons, en effet, *le désordre est le meilleur serviteur de l'ordre établi*, comme le souligne Jean-Paul Sartre. Mais la plus évidente d'entre elles est bien la fonction d'exutoire. Rien de tel qu'un désordre orchestré, organisé, labellisé pour libérer les pulsions, ressentiments et autres potentiels dangers de la foule vindicative. L'ordre établi corsète, bâillonne, étouffe si bien qu'il faut parfois ouvrir les vannes (jeu de mots !). Saturnales romaines, carnivals en tous genres, fêtes des fous médiévales, blagues grotesques ou pas, tout est alors autorisé et les métamorphoses les plus déraisonnables ont toutes une fonction cathartique, souvent grâce à une inversion des codes. Facéties et subversions restent canalisées dans les limites des

parapets et garde-fous que *l'ordre établi* a mis en place : il ne sanctionnera pas, puisqu'il en profite. Chansonniers irrévérencieux envers leurs gouvernants et humoristes politiques tolérés s'en donnent à cœur joie. Tel fut le cas également de l'émission satirique quotidienne « Les Guignols de l'info », dont les marionnettes permettaient bien souvent de faire grimper la cote de popularité des hommes politiques, dont la plus célèbre d'entre elles fut celle de Chirac... Du moins jusqu'à l'arrivée d'un certain Bolloré !

## L'HUMOUR : UNE ARME POLITIQUE

Depuis longtemps, le roi disposait d'un bouffon pour amuser la galerie de ses espiègleries, tel le fameux Triboulet, fou du roi Louis XII ; mais, plus tard, les pamphlets politiques connus sous le nom de « mazarinades », dont la cible n'était autre que le cardinal Mazarin, étaient d'une tout autre teneur. En effet, ce cardinal italien prend la nationalité française pour entrer au service d'un autre cardinal, français celui-là : Richelieu, premier ministre de Louis XIII. Son ambition ne se bornera pas à un ministère épiscopal... Il n'aura eu que trois ans à patienter pour prendre les rênes du pouvoir à la mort de Richelieu et devenir maître de la France ainsi qu'amant de la reine, la régente Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Enfin premier ministre, il impose une cure d'austérité, le peuple gronde, la Fronde aussi. Le voici la visée et la risée de ces « mazarinades » spirituelles toujours, grivoises souvent, dont les auteurs - poètes, écrivains, cardinaux même - s'en donnent à cœur joie.

Son oraison funèbre donne lieu à un ultime coup de griffe :

*Ici dessous gît Mazarin  
Qui, plus adroit qu'un Tabarin,  
Par ses ruses dupa la France.  
Il eût éternisé son sort  
Si, par finesse ou par finance,  
Il avait pu duper la mort.*

Dès lors, d'autres trublions prendront la relève. Voltaire, par exemple, en usa librement : *La gaieté désarme*, dira-t-il. Le verbe n'est pas anodin car humour et intolérance ne font pas bon ménage et il ne sera pas tendre envers l'obscurantisme. *De l'horrible danger de la lecture* sera le titre ironique donné à cet écrit facétieux où il met en scène avec un humour au second degré les préjugés, l'intolérance, les superstitions, l'arbitraire pour dénoncer le pernicieux usage de l'imprimerie : *cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance qui est la gardienne et la sauvegarde des Etats bien policés*. Ironie et caricature cinglantes suffisamment habiles pour échapper à la censure. Victor Hugo mettra également tout son talent au service d'un corrosif pamphlet pour « déboulonner » son ennemi Napoléon III mais il en paiera le prix fort : dix-neuf ans d'exil forcé !

## ET QUAND DIEU S'EN MÊLE.

Bien-sûr, c'était très *fun* sur le mont Olympe : risettes et galipettes allaient bon train. Certes, certains dieux semblaient plus grincheux que d'autres mais, dans l'ensemble, il y faisait bon vivre. Et voilà les monothéismes qui viennent souffler la fin de la partie ! On n'est pas sur Terre pour s'amuser : les pratiques vont changer, l'on dogmatise, l'on formate et l'on lobotomise. Honni soit qui mal y pense ! L'Inquisition, toujours aux aguets, se chargera bien de ramener les brebis égarées dans le droit chemin. Quel plaidoyer implacable, dans *Le Nom de la rose*, contre le rire et ses dangers que celui du vieil abbé aveugle en charge de la bibliothèque, allusion à Borges ! Pas question dans le *scriptorium* d'abandonner les moines copistes aux manuscrits insensés, dont le plus explosif, selon lui, est le second tome de *La Poétique* d'Aristote consacré à la comédie. Car *le rire exorcise la peur, rend la vie plus légère et fait passer au second plan la crainte de Dieu*. Les flammes auront raison de ces ouvrages ! *L'ordre étouffe, il fige*, dira Paul Valéry, il peut brûler aussi. D'aucuns prétendraient même que ce second tome viendrait d'être retrouvé dans la bibliothèque d'un monastère grec : tous les fantasmes sont permis, surtout lorsqu'il s'agit d'humour et d'Aristote.

Autres temps, autre contexte religieux et toujours le même constat. Voici *Charlie* ! Certes, Jésus et ses sbires avaient déjà fait les frais de l'humour grivois des journalistes de l'hebdomadaire satirique, sans pour autant avoir eu à subir le châtement suprême. Hélas, on ne badine pas avec le Prophète : des journalistes assassinés puis Samuel Paty décapité. Pourtant une décision de justice avait prononcé la relaxe pour *Charlie Hebdo* après les fameuses caricatures. Le tribunal affirmait le droit de critiquer les dogmes, les textes, les rituels religieux. La caricature du Prophète avec une bombe dans le turban n'avait pas été jugée offensante pour les musulmans car ce sont bien les intégristes qui sont l'objet de la raillerie. Mais le dogme vient aveugler, abrutir, déshumaniser : eh oui, *c'est dur d'être aimé par des cons* ! Riss s'en expliquera : *Cette condition que Dieu est absent, entendez n'existe pas, doit être respectée autant que les autres. Convaincre par la terreur, c'est franchement risible. Il y a 5,8 milliards de croyants dans le monde, quel espace de liberté leur manque-t-il ? Quand il y aura 5,8 milliards de dessinateurs satiriques qui caricatureront Jésus ou Mahomet, on en reparlera. !*

## IRRÉVÉRENCE ET OFFENSE

Impertinence, insolence, truculence semblent dorénavant avoir perdu définitivement le combat face aux multiples susceptibles et offensés en tous genres. Plus la moindre petite gaudisserie en perspective. Hélas ! Les plus anciens parmi nous, qui avons eu l'extrême privilège de savourer la subtile intelligence et la finesse d'esprit des Desproges, Coluche et autres Pierre Dac, nous retrouvons fort dépourvus depuis que

la bise glaciale de l'intolérance souffle à nouveau sur le paysage culturel : une béance consternante dans ce début de siècle. Le constat est amer : plus la moindre petite étincelle d'esprit et de fatrasie pour faire pétiller notre langue ! Le nombre de « vues » est devenu l'alpha et l'oméga de la qualité et de la réussite. Chacun se terre et s'enferme dans sa sphère : un clic, un *like*, un « je m'abonne » et me voici toujours dans la même soupe !

Désormais, face à l'humour, la censure d'Etat, juridique, s'est adaptée. Les tribunaux sanctionnent rarement les humoristes car ils distinguent le personnage, qui joue avec l'humour, de la personne, qui est le citoyen. Lorsque Dieudonné affiche ses propres opinions hors contexte « artistique », alors il est condamné. Par contre, la censure économique se révèle beaucoup plus radicale car les grands groupes médiatiques, plateformes numériques et annonceurs sont devenus les maîtres du jeu : ce sont eux qui détiennent le pouvoir d'interdire dorénavant et ne se priveront pas de bannir toute velléité humoristique jugée polémique, subversive ou transgressive. Ils sont les gardiens de notre temple à tous... Les nouveaux dieux d'un Olympe bien sinistre. Le harcèlement sur les réseaux sociaux, le *bashing* ou lynchage médiatique n'ont plus qu'à opérer sans modération. Les codes sont connus : l'autocensure s'incline devant ce Nouvel Ordre Mondial du puritanisme et du communautarisme qui bâillonne et gare si la meute s'emballa ! *ChatGPT* ne fait pas de blague : il dit ne pas en avoir le droit, les algorithmes ne connaissent pas l'humour et le cauchemar se profile à l'horizon de ces perspectives angoissantes. Une fois que tout aura été soigneusement lissé, polissé, policé, ratissé, dératissé, aseptisé, chloroformisé, ripolinisé, lobotomisé, bollorinisé... *quid* de l'humour ? ■



# HISTOIRE D'EN RIRE

Michel Constans

Depuis la Révolution, émergent régulièrement des revendications auxquelles les gouvernants interpellés rétorquent, systématiquement, par des appels au calme et des promesses de projets de loi. Sans le savoir, les deux parties appliquent, à la lettre, le précepte de Giuseppe Tomasi : *Il faut que tout change pour que rien ne change.*

Concernant les doléances, généralement sociales, il y va de l'existence même des structures revendicatives comme des oppositions politiques ; concernant les politiques, ils légitiment leurs réponses dilatoires au seul fait d'incarner une majorité, qui se suffit à elle-même.

Pour sortir de ce face à face détonnant, deux types de politique s'appliquent habituellement : s'agissant de l'emploi, par exemple, une politique active visant à accroître le niveau de l'emploi dans l'économie ou une politique passive ne visant qu'à rendre le chômage supportable. C'est là, précisément, qu'en optant pour l'une ou l'autre de ces politiques chaque partie veillera à ce que tout change pour que rien ne bouge, selon le principe même de la révolution d'un mouvement circulaire en physique. Ainsi, faute de pérenniser les promesses et d'en mesurer les résultats, la politique atténue les symptômes des maladies sociales sans agir sur leurs causes.

C'est pourquoi, il s'agit bel et bien d'un choix de thérapie comparable aux soins palliatifs prescrits en médecine. Comme en médecine, en politique, il ne s'agit pas de guérir le malade mais de décrire sa maladie, longue par nécessité, ses causes, variées par principe, et de conclure par un projet recensant les efforts, moyens et finances nécessaires, avant de conclure par une obligation de moyens sans obligation de résultat.

A ce jour, le débat mené sur les soins palliatifs, avorté pour cause de dissolution d'une Assemblée Nationale,

confirme l'incapacité des politiciens, contaminés par leurs pratiques palliatives habituelles, à conduire les affaires selon des objectifs déterminés et maîtrisés.

Tout ça pour ça, pour aboutir à un immobilisme dont les deux parties antagonistes ne savent plus que faire pour y mettre fin... ! Un peu comme la mise en œuvre du discours des vieillards ne supportant pas qu'après leur disparition le monde d'après puisse être meilleur. Médicalement, il ne resterait plus qu'une thérapie à leur prescrire : celle des bains de boue pour les habituer à la terre !!!

Au final, ne survivront que les dirigeants politiques qui, après avoir dépeint, avec force détails, le contenu de leurs projets, sauront *justifier*, plus tard, pourquoi rien ne s'est passé comme prévu. Renvoyés à leurs incohérences, ils se retrancheront derrière cet aphorisme célèbre : *Ces mystères nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs.* (Jean Cocteau, *Les mariés de la Tour Eiffel*).

Pour rassurer et conforter les parties, interpellants et interpellés, l'histoire politique rappelle inlassablement que le plus court chemin de la barbarie à la décadence passe toujours par la civilisation, incarnée par les gouvernants du moment, déterminés à tourner le dos à toute fuite en avant, comme Don Quichotte... !

Certes, tous ces développements s'inscrivent dans un système remontant à l'Antiquité : la démocratie. A la différence près qu'aujourd'hui, la démocratie répond à la définition qu'en donna Raymond Barre : *Vous dites ce que vous voulez et vous faites ce qu'on vous dit de faire*, opposée à celle d'Albert Camus : *La démocratie ce n'est pas la loi de la majorité, mais la protection de la minorité.*

Le monde est, en même temps, ordre et désordre, cohésion et chaos, sans quoi il n'y aurait aucun système de pensée et de jugement. La crainte du désordre et de la confusion incite au rejet du chaos, alors que la vie sociale, économique et politique progresse toujours par des cheminements chaotiques, par définition. Sachant qu'il est impossible dans le monde moderne de séparer le tragique du ridicule, l'humour s'impose comme une *politesses du désespoir* née de cette impossibilité même.

Au final, il n'en reste pas moins que, quel que soit l'âge des vieillards, la vie reste et restera une dure lutte, dans laquelle les filles de joie pourront, elles aussi, avoir pour père un homme de peine. ■

*Ces mystères nous dépassent,  
feignons d'en être les organisateurs.*

Jean Cocteau,  
*Les mariés de la Tour Eiffel*

# LE (PAS TRÈS) PROPRE DE L'HOMME

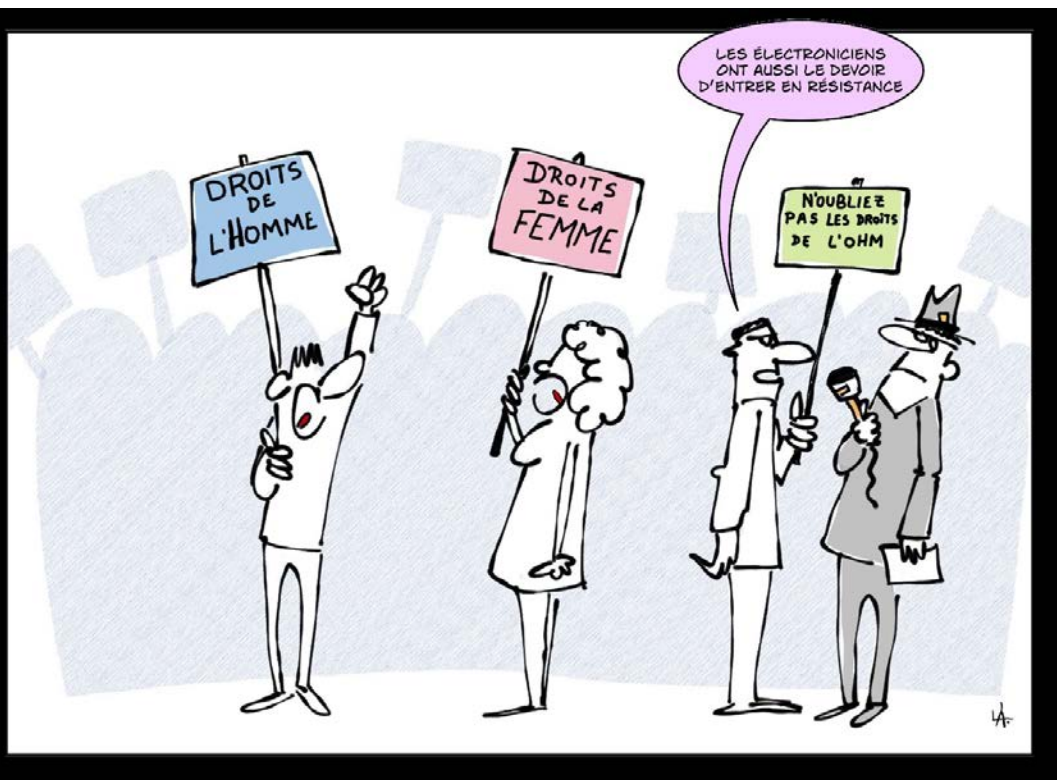
Olivier Sarrazin

Où se travestissent les mots ? Où se cache le sens secret qui les anime ? Où se nichent les phonèmes qui, tout juste entendus, ouvrent à deux battants les grilles de l'imaginaire ? (À noter qu'il faut le garder en cage, afin qu'il ne s'échappe pas, mais aussi pour que l'on puisse l'observer à loisir avec un peu de terreur et d'envie derrière les barreaux). Aussi, et sans aucun rapport avec la bête fabuleuse précédemment décrite, quand notre frère Patrick m'a sollicité pour participer à ce numéro historique des « Irréductibles » : « Humour et soins palliatifs », j'ai immédiatement éclaté de rire tout en éprouvant l'envie furieuse d'y participer.

Cependant, et alors que je sais parfaitement de quoi il s'agit lorsque l'on parle de soins palliatifs, l'image persistante des paliers de décompression que doivent respecter les plongeurs en bouteille s'est imposée durablement. Palliatif, paliers... et pourquoi pas celui qui me sépare de ma jolie voisine du 6<sup>e</sup>... ? Où donc se cache le sens secret des mots ? Une plongée (décidément !) dans le *Robert* semblait tout indiquée. Soins palliatifs – def : qui atténue les symptômes d'une maladie sans agir sur sa cause. Synonymes : expédient, remède, soulagement. Palier de décompression – def : temps que l'on passe à une profondeur donnée afin de réduire le taux d'azote et d'hélium restant dans les tissus humains. Comme on le découvre, il n'y a vraiment pas de rapport entre soins palliatifs et paliers de décompression ! Quant au taux d'azote et d'hélium..., si on arrêta de bouffer des saloperies et qu'on se convertissait tous au Bio, on n'en serait peut-être pas là : moi je dis ça, je dis rien...

Comment ça, ça n'a rien à voir ? Plus structurellement, et puisque l'entière du thème était bien « Humour et soins palliatifs », voire « L'Humour et (ses) soins palliatifs », je remarquai que l'immensité majestueuse des profondeurs, si elle suscite le ravissement et un soupçon de crainte face à l'inconnu, n'est pas la première destination à laquelle on songe pour se marrer. D'autant plus que, sous l'eau, il n'y a pas d'air. Et comme aimait à le rappeler le commandant Cousteau à son petit équipage de « La Calypso » : *Qui rit en plongée, se met en danger*. Je remonta donc définitivement à la surface mais cet intermède marin me rappela soudain une lointaine histoire de naufragé, d'où l'humour et (ses) soins palliatifs n'étaient pas absents. Un certain François Grange

en avait fait un roman : *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, mais ce n'était pas une fable. Petite recherche encyclopédique, et voilà ce que les grandes archives électroniques du réel en renaient : en 1858, un jeune mousse de quatorze ans, Narcisse Pelletier, s'était embarqué à Marseille sur le « Saint-Paul », un navire marchand chargé d'une cargaison de vin destinée à la péninsule indienne. Une fois les barriques débarquées à Bombay, le « Saint-Paul » fait route vers Sydney. Mais en longeant la Papouasie, le navire s'échoue sur un récif et l'équipage s'enfuit en chaloupe pour chercher de l'aide en traversant la Mer de Corail. Accostant sur une terre inconnue pour y trouver de l'eau, les marins s'éparpillent ; le jeune Narcisse s'enfonce sous le couvert des arbres et ne rejoint pas la chaloupe à temps. Le voilà donc seul, abandonné sur une terre inculte et hostile, voué à une mort certaine. Et là vous me dites : *Mais quand est-ce qu'on rigole ?* Patience... Narcisse va être découvert par des femmes aborigènes du peuple des Utaalnganu (littéralement *le peuple des plages sablonneuses*) et il va être adopté par l'un des chefs du clan, qui le rebaptisera Amglo. Il va ainsi vivre, pendant dix-sept ans (de l'âge de 14 à 31 ans), la vie d'un jeune homme des Utaalnganu, survivant de pêche et de chasse avec sa nouvelle famille adoptive, adoptant les mœurs, les coutumes et les activités des aborigènes, apprenant puis parlant couramment leur langue, oubliant son français maternel et sa vie en France et vivant nu au milieu d'eux avec des scarifications ornementales sur le corps et des piercings au nez et à l'oreille droite. Il aurait été « fiancé » puis « marié » à une jeune autochtone et aurait eu deux ou trois enfants. Totalement intégré à sa nouvelle famille, il va partager les rites et les croyances des Utaalnganu et faire siens les concepts de ce *Temps du rêve* qui infuse l'âme aborigène et dont, aujourd'hui encore, on ne sait quasiment rien en Occident. Le 11 avril 1875, alors que Narcisse a maintenant trente et un ans, le capitaine d'un navire anglais découvre cet étrange sauvage blanc et le kidnappe par ruse pour le ramener en Europe. Narcisse va retrouver sa famille vendéenne à Saint-Gilles, un destin lourd à porter de curiosité « exotique » (nous sommes à l'époque des zoos humains et il déclinera d'ailleurs l'offre d'un imprésario inspiré) et un *spleen* durable le conduira sans doute à



sa mort prématurée, à cinquante ans. Entretemps, il a confié les détails de son aventure, à un savant nantais : le docteur Constant Merland, qui publie son témoignage.

François Grange, prix Goncourt 2012 du premier roman avec *Ce qu'il advint du sauvage blanc*, ne le lira pas. Quand il s'intéresse à cette histoire, il décide de ne surtout pas lui donner une valeur documentaire. Au lieu de puiser dans les *Mémoires* de Narcisse et dans les études ethnographiques consacrées aux *peuples des plages sablonneuses*, il décide de développer une fiction qui va se nourrir des stéréotypes de la culture universaliste de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Et elle n'est pas jolie, jolie. Nous sommes à l'époque de Darwin et de la théorie de l'Évolution. Selon celle-ci, les peuples « premiers » vivent dans un état antérieur (et inférieur) à notre niveau de civilisation. Pour rappel, il y a 1) les Sauvages, 2) les Barbares et 3) les Civilisés (occidentaux), issus bien entendu de ce fond gréco-judéo-chrétien qui a deux millénaires et représente le haut du pavé et l'absolu du progrès (et tant pis si les mythes et l'organisation sociale des aborigènes perdurent depuis 40 000 ans !). Grange va décrire la « tribu » des Uutaalnganu à l'aune des phantasmes racistes de l'époque et le roman devient un *thriller* implacable ou le pauvre Narcisse devient une victime pitoyable dans les mains des « sauvages ». Aucune avanie, aucune vexation ne lui sont épargnées. Lecteur complice, en prise avec les épreuves du héros, on s'horripille qu'un tel mépris, une telle haine de l'autre puisse se déchaîner contre un pauvre gamin blanc. On souffre et l'on se rend soudain compte qu'il suffirait d'inverser le négatif pour découvrir ce que l'Occident a infligé aux peuples condamnés à

l'esclavage et aux colonies. Le message du romancier est clair, c'est décapant. Enfin, et pour raccrocher peu ou prou avec la suite de la vraie histoire, Grange invente une séquence charnière. Ce jour-là, lors d'une cérémonie solennelle, « son » Narcisse s'empare des peintures sacrées destinées aux guerriers et va s'en peinturlurer le corps. Pour un tel blasphème, il mérite la mort et peut-être est-ce d'ailleurs pour en finir qu'il commet ce sacrilège. Mais, contre toute attente, quand les « sauvages » le découvrent, ils partent tous d'un immense éclat de rire. Ça y est, ils sont tout de même humains ! Narcisse et le lecteur soufflent enfin

et Grange s'est servi d'un autre poncif de l'époque (à quelques années près), développé par Bergson et qui prétendait que le rire était le propre de l'homme. Dans la situation désespérée du jeune marin et sous la plume de Grange, l'humour est bien devenu ce soin palliatif qui, sans résoudre son éloignement de la civilisation, va soulager son quotidien. Cette version de l'histoire de Narcisse Pelletier et le roman de François Grange vont recevoir les critiques élogieuses des grands médias bien-pensants et pas moins de deux prix littéraires supplémentaires. À t-il touché la corde sensible d'une époque ?

Depuis l'Australie, Stéphanie Anderson, une historienne et ethnologue de renom, spécialiste des Uutaalnganu, va s'étonner puis s'indigner de cette mise en lumière. Tout en reconnaissant la qualité littéraire de l'ouvrage et sa dramaturgie inspirée, elle dénonce le traitement humiliant infligé aux aborigènes ravalés, nous l'avons vu, au rang de « tribu », de « sauvages » *etc.* Elle reproche à Grange de finalement cautionner les poncifs de l'époque tout en ayant tenté de jouer avec eux. Et le pire, c'est qu'en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle déjà le précieux témoignage sincère de Narcisse n'avait absolument intéressé personne dans le monde intellectuel et scientifique. En 2012, la voix de cette anglo-saxonne, peut-être un peu « indigéniste », n'entamera pas l'auréole de l'auteur français, parisien et qui plus est énarque. C'est fou ce que les énarques se passionnent pour l'écriture !... Pourtant ce que dit Stéphanie est tout simple : dans la vraie histoire de Narcisse Pelletier, le peuple qui le recueille, qui le sauve de la faim et de l'isolement, fait simplement acte de fraternité. Et va même

aller beaucoup plus loin en l'intégrant à sa culture. Là où le roman se sert de la pirouette (pas très propre) de «l'humour» pour créer un coup de théâtre, dans le réel, «l'amour» désintéressé des Uutaalnganu envers Narcisse va lui offrir une autre vie. Hé oui, ça existe et ce n'est pas si compliqué.

Humour, amour... Où donc se cache le sens secret des mots ? En reprenant une dernière fois cette définition des soins palliatifs : *qui atténue les symptômes d'une maladie sans agir sur sa cause*, il me semble évident que la maladie en question pourrait tout aussi bien être la vie. La vie rendue impossible par la conscience de

sa finitude, par la connaissance de la mort. Alors oui, l'humour et l'amour sont sans doute les seuls soulagements que l'on peut y espérer. Comment le vivons-nous nous-mêmes, francs-maçons qui avons connu l'initiation ? Comment le vécut donc Narcisse, né deux fois et initié également dans une tout autre tradition au sein de sa communauté aborigène ? Malgré les questions pressantes du docteur Constant Merland, il n'en révéla jamais aucun détail. Mais depuis le port de Saint Nazaire où il fut gardien de phare, on peut continuer à l'imaginer scrutant indéfiniment l'horizon vers ses «frères» perdus de l'autre bout du monde. ■

# LA LETTRE QUE J'ADRESSERAI À MES AMIS SI LE MOMENT ÉTAIT VENU...

**Patrick Flament**

**A** vous, amis, amies, que je garde au chaud dans ma mémoire et dans mon temps.

Je vous écris d'un lieu inattendu que je découvre : une unité de soins palliatifs.

D'aucuns le surnomment l'antichambre de l'Orient Eternel. C'est très exagéré, voire méprisant et insultant. Je suis là à cause du crabe : animal sournois, s'il en est, envahissant, résistant aux médicaments, avec l'apparente volonté de me faire plier sans combattre et qui ne semble pas sensible à ma volonté de résistance.

Rien à voir, hélas, avec son homologue aux pinces d'or ! Il semble avoir oublié l'importance des forces de l'esprit, de la sagesse et de la beauté. Quand on a goûté aux fruits de la raison (et de la passion), exercé ses pensées critiques, cru aux utopies, osé se révolter contre les injustices, fait pas mal de conneries, on ne cède pas facilement car il y a toujours un rêve qui veille.

La mort est au bout du couloir.

La mort est un mur à plusieurs entrées, toutes étranges et sans retour possible.

Je choisirai l'entrée des artistes pour accéder à la piste aux étoiles.

Je la passerai, si possible, avec élégance, trait d'union entre le corps et l'esprit.

Je la passerai en douceur, rapport émerveillé à la pensée. Mais ce n'est pas encore l'heure de (peut-être) rejoindre le ou la GADLU... Quand j'aurai, éventuellement, la réponse, je ne pourrai vous la communiquer sachant toutefois que, selon Paul Eluard, *un autre monde est possible, mais il est dans celui-ci*.

D'ici là, j'ai encore des nuits morphiniques à passer comme pour m'entraîner à mourir mais surtout à renaître chaque matin pour profiter de la lumière, pour apprécier le passage de la Lune au Soleil, pour retrouver mes beautés éparpillées aux quatre coins de ma mémoire, pour oser croire qu'*on se remet de tout mais jamais à l'endroit*.

*Les hommes dans leur sommeil travaillent fraternellement au devenir du monde*, a dit Héraclite d'Ephèse. J'aime croire à cette hypothèse, sous réserve qu'elle inclue le Grand Sommeil. Encore une zone d'ombre à éclaircir mais je pense qu'un gramme de lumière initiatique fait largement contrepoids à plusieurs kilos d'ombre.

Et puis, en dernier lieu, le rêve est la dernière nouvelle que j'aurai de vous. ■

# HUMEUR NOIRE. MÉLANCOLIE. A BOUT DE SOUFFLE ...

Barbara Julien

**EN AVANT-PROPOS**, quelques phrases-cultes du film « *A bout de souffle* » :

Patricia : *Entre le chagrin et le néant, je choisis le chagrin. Et toi, tu choisis quoi ?*

Michel : *Le chagrin, c'est idiot. Je choisis le néant. C'est pas mieux mais le chagrin c'est un compromis. Il faut tout ou rien.*

– *Quelle est votre ambition dans la vie ?...*

– *Devenir immortel et mourir.*

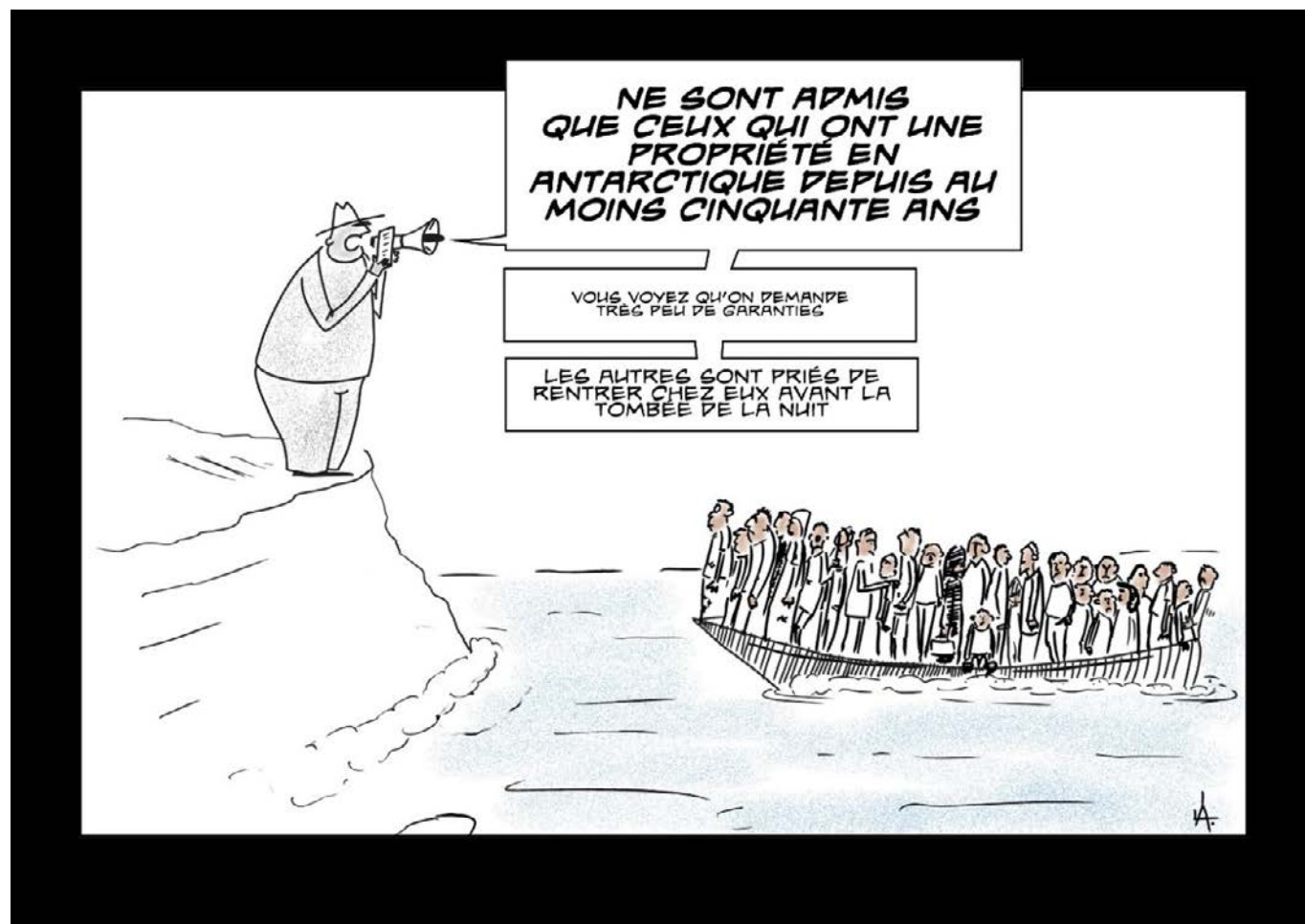
Et sur le site du tournage, Jean-Paul B. : *Tais-toi...  
Je meurs...*

**EN FAIT :**

*La Mort... le Tout... le Néant... l'Immortalité...* se retrouvent, en un clin d'œil, dans ces quelques répliques...

**ET APRÈS...**

*A bout de souffle* est une invitation à penser la richesse du passé, à une réflexion sur ces thèmes qui nous sont si chers et cette liberté d'accès dont nous jouissons encore, du moins actuellement... ■



# LA POLITESSE DU DÉSESPOIR : FEUILLETON DE L'ÉTÉ

**Brigitte Matton**

**14 JUILLET :** foin d'une Fête Nationale petit format, sur l'avenue Foch et sans blindés ! Dieu, dans sa grande bonté, nous a envoyé un miraculé de l'oreille ! Vive lui et ses nouvelles bonnes intentions... Enfin, jusqu'au prochain avatar, car le naturel revient toujours au galop et la bête de scène n'est pas morte *Fight ! Fight ! Fight !*, qu'il a dit en levant le poing : cela fera au moins une belle photo pour les écoliers de demain. Presque aussi belle que celle de Capa dans la Guerre d'Espagne...

**15 JUILLET :** il y a des *économistes atterrés*, nous devrions les imiter : les *Irréductibles Atterrés*, les *I.A.*, ça pourrait le faire quand on voit les tambouilles et magouilles à l'œuvre...

**16 JUILLET :** propos de curiste : *Ah ! non, pas cette Huguette ! Encore une femme, et une Noire en plus !* C'est une petite dame toute gentille et toute discrète qui a ce cri du cœur. Et l'on se demande où le R.N. trouve ses voix...

**18 JUILLET :** quand j'étais jeune, mon père m'expliquait ce qu'est le football : *C'est un jeu qui se joue à onze et, à la fin, ... c'est l'Allemagne qui gagne !* Comment ne pas y penser en ce jeudi de rentrée parlementaire : *Au 1<sup>er</sup> tour, c'est l'extrême-droite qui gagne ; au second, d'un souffle, il semble que c'est la gauche et, à la fin, ... c'est le centre qui a le poste !* On prend les mêmes et on recommence ! Vive la démocratie !

**19 JUILLET :** ouf, tout redevient normal du côté de chez Trump ! Finie, la crise d'humilité partagée... Reste l'appel du pied aux Évangélistes de tous poils. Perd jamais le nord, l'animal !

**21 JUILLET :** *Et le lundi, le canard était toujours vivant*, scandait Robert Lamoureux dans les années 50. Nous pourrions bientôt l'imiter : *Et le mardi, toujours pas d' gouvernement !* Et les Ricains aussi : *Papy Joe toujours partant !*

**23 JUILLET :** Kamala, en désespoir de cause, ça va le faire ? Allez, madame, on compte sur vous !

**26 JUILLET :** ça y est, on y est ! Je n'ai pas la télé, je ne vois pas les images mais j'entends le beau discours d'un Tony Estanguet qui parle de différences, d'égalité, de partage, d'*en même temps*... Et un Président réduit

à la sobriété de la phrase rituelle d'ouverture des J.O., ça nous change de la rhétorique habituelle ! Pour qu'ensuite s'élève un chaudron enflammé dans le ciel de Paris, belle image de «ballon captif» qui efface tout ce que «hors-sol» avait de négatif...

**27 JUILLET :** quelques *replays* sur l'ordinateur, histoire de pas mourir idiote et aveugle. Ah ! les cuivres de la Garde Républicaine qui se dandinent aux côtés de cette Aya qu'on disait scandaleuse et qui semble s'amuser autant qu'eux ! Sympa ! Et drôle ! Quel joli moment de «vivre ensemble» ! Et tout cela devant l'Institut, siège de l'immortelle Académie ! Quand on vous dit que la langue est vivante !

**28 JUILLET :** fallait bien qu'ils trouvent quelque chose à redire, les ronchonners ! Comment cela, une parodie de la Cène, une insupportable agression contre les valeurs chrétiennes, qui sait, un... blasphème, *horresco referens* ? Bande d'ignares qui n'avez pas reconnu le *Festin de Trimalchion* (ou son équivalent), la truculence du *Satyricon* de Fellini et le Dionysos déjanté d'un Philippe Katerine plus *aenobarbus* qu'un Néron de *peplum*, pudiquement couvert de fleurs et de fruits comme l'était jadis Coluche, quand il chantait *La salsa du démon* avec le Grand Orchestre du Splendid ! Cela aussi, c'est la culture et la mémoire française !

**28 JUILLET (SUITE) :** comme elle a raison cette belle dame fellinienne couronnée d'argent ! Quelle belle leçon d'humour et de tolérance que toutes ces *drag-queens* souriantes ! Et puis, même si vous avez pensé à la Cène, quel rapport avec la sacralité du dernier repas de qui vous savez ? *La Cène*, c'est une fresque de Léonard, qui n'était pas le dernier à prendre des libertés avec la morale papiste !

**30 JUILLET :** à la terrasse d'un café méridional, en pleine canicule. *C'est sûr, ça fait plaisir, ces médailles et toute cette fête olympique ! Mais faut pas oublier, dans quinze jours, les affaires sérieuses reprennent !* Et c'est un jeune qui dit cela ! Comme quoi, ils ont bien la tête sur les épaules, eux aussi !

**3 AOÛT :** comme en 98, au début on doute, on a un regard condescendant pour les festivités annoncées et puis, on se laisse prendre par... Par quoi, au fait ? La



fièvre patriotique ??? Que nenni ! Mais par la joie pure de tous ces jeunes gens superbes, la ferveur partagée d'une foule heureuse de hurler son enthousiasme, cette impression vague que la fraternité n'est pas un vain mot ! Et même ce tout petit Président qui s'en vient enlacer un colosse magnifique, cela finit par « faire France » ! Au moins autant que ces *Marseillaises* entonnées *a capella* ! Tant mieux si la fête est réussie : on en avait bien besoin !

**4 AOÛT :** date signifiante s'il en est ! La nuit du 4 août et l'abolition des privilèges : bienvenue, Citoyens, dans un monde où *les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits*. Et les femmes aussi, et les Noirs, les Jaunes, les Bronzés ou les Rouges... Vous avez vu, cette équipe de judo MIXTE et toute COLOREE ? Et y dit rien, monsieur Z ? Ils ont pourtant tous des prénoms à coucher dehors !

**9 AOÛT :** bon, faut pas se le cacher, la parenthèse un peu miraculeuse des JO me coupe l'herbe sous le pied. Le désespoir n'est plus de mise et on n'a aucune raison d'ironiser contre tous ces jeunes gens volontaires et ambitieux qui chantent les beautés des corps athlétiques quand ils sont entraînés à se dépasser. C'est le règne du *kalos k'agathos* (beau et bon) dont les Athéniens faisaient un idéal olympique mais aussi civique... Mais allons, pas d'impatience, il a pas dit le 11, le chef, pour retrouver les joyusetés de la vie politique ?

**11 AOÛT :** *Sous le ciel de Paris*, on referme !

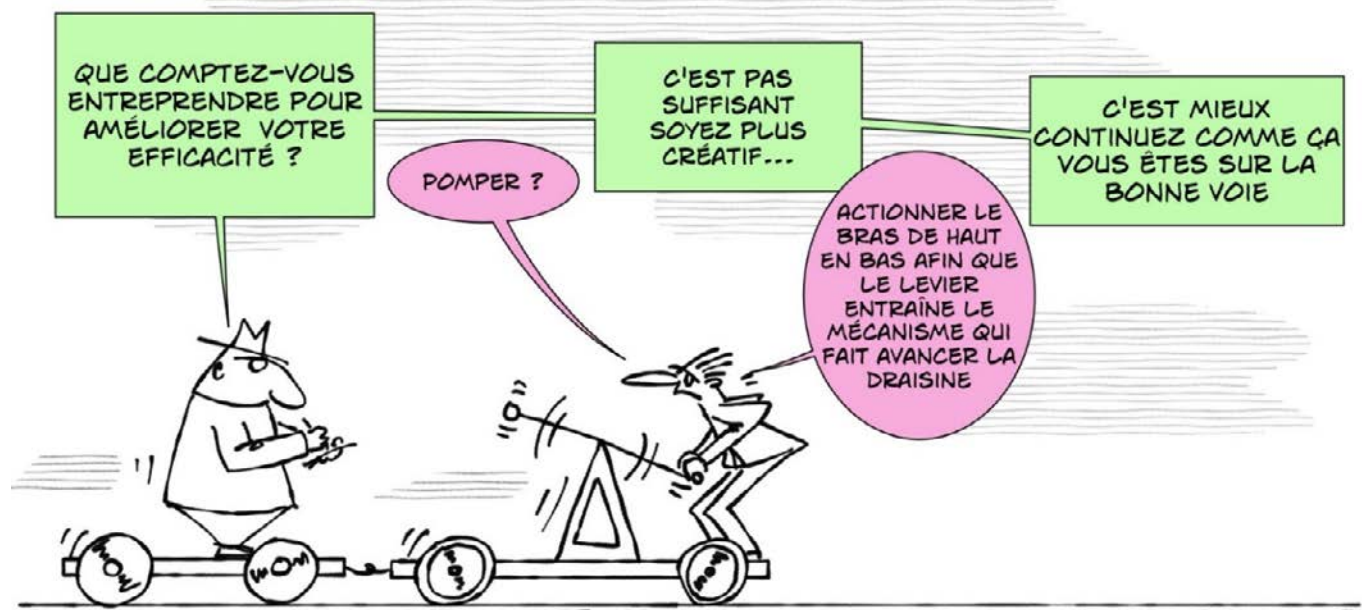
**15 AOÛT :** telle la montgolfière des Tuileries, Notre-Dame assumptisée s'est élevée dans les cieux caniculaires, marquant de son passage hors-sol le début de la fin de nos vacances. Ce soir « brasucade » sur

la place Jean Jaurès (moules grillées à la plancha et rosé à volonté), offerte par la Mairie. Cette nuit, pluie d'étoiles filantes, *comme d'habitude* (avec *My way*, ça le faisait moins). Déjà le mistral s'est levé, annonçant les orages du second versant d'août... Toujours pas de Premier Ministre mais le providentiel anniversaire d'un Débarquement oublié : encore un beau discours en perspective ! Que demande le peuple, vraiment ? D'ailleurs, le 15 août, c'est aussi l'anniversaire de Napoléon, le Grand, pas « le Petit » de Victor Hugo : alors notre « tout petit » peut encore en profiter un jour de plus. *Encore un moment, monsieur le bourreau !*

## ENVOI

Allez, on arrête. Au départ, il y avait un projet un peu désespéré : résister à la morosité ambiante par l'exercice d'un regard malicieux, faire de l'humour une forme de pansement palliatif sur nos tristesses. Telle était l'idée au début de juillet, dans la valse des refus et tentatives de conciliation pour désigner un Premier Ministre dans la douleur. Nombreux sont ceux qui l'ont dit ou répété : *l'humour est la politesse du désespoir* et, dans la désespérance des manœuvres politiciennes qui ont suivi le deuxième tour des Législatives, c'est par une lecture décalée des événements que nous pensions pouvoir franchir l'été.

Un peu « décalé » dans le temps, ce feuilleton des jours d'été ? Mais il permet de mesurer combien la *parenthèse enchantée* (quel poncif !) de la fête olympique nous a rendu quelque énergie. Alors quittons le mode humoristique et préparons plus sérieusement les combats à venir pour ceux et celles qui demeurent IRREDUCTIBLES. ■





Le 15 octobre 1924, paraissait, sous la plume d'André Breton, *Le Manifeste du surréalisme*.

L'année 2024 marque donc le centième anniversaire de la naissance de ce grand mouvement artistique et poétique qui a exercé une influence majeure sur la création et la culture du xx<sup>e</sup> siècle ; en France, bien sûr, mais aussi dans beaucoup d'autres pays.

À côté de nombreuses manifestations organisées pour ce centenaire, le musée de la franc-maçonnerie propose l'exposition «Le château étoilé et la parole perdue. Surréalisme & Franc-maçonnerie», du 26 avril au 22 septembre 2024.

Il s'agit moins de commémorer que de saisir une occasion de comprendre le questionnement essentiel que

mettaient sur la table de la modernité André Breton et ses amis, au lendemain du drame de la Première guerre mondiale.

Présente dans notre pays depuis près de trois siècles – et particulièrement active sous la III<sup>e</sup> République – il n'est guère étonnant que des artistes aient, à un moment ou à un autre, croisé la franc-maçonnerie. Mais il y a plus que cela et c'est ce qui donne la matière de cette exposition. L'origine même du terme «surréalisme» touche un peu à la franc-maçonnerie. C'est en effet, en 1917, dans une lettre de Guillaume Apollinaire au poète Paul Dermée qu'apparaît le mot. Or Dermée (Camille Janssen, 1886-1951) est non seulement franc-maçon mais aussi un des cadres du Grand Orient de France. L'homme est un, et Dermée ne vit pas ses choix artistiques indépendamment de son implication en loge. De même, quelques années plus tard, il y a des résonances entre le travail littéraire de Philippe Soupault, co-inventeur avec Breton de l'écriture automatique, et son engagement au Grand Orient de France.

L'exposition s'intéresse à une période moins étudiée – et peut-être même volontairement un peu oubliée – du surréalisme : l'après Seconde guerre mondiale. Dès ses débuts, André Breton témoigne d'une vraie curiosité pour l'hermétisme. Il y voit une approche qui permet d'accéder à des profondeurs méconnues de la psyché humaine et de féconder une création poétique nouvelle. Cet intérêt se manifeste ostensiblement en 1945 avec la publication d'*Arcane 17* puis, en 1957, avec ce livre inclassable et fascinant qu'est *L'art magique*. Entre 1945 et sa mort en 1966, Breton va rassembler autour de lui de jeunes artistes dont le travail se nourrit des traditions initiatiques et symboliques. Beaucoup d'entre eux sont francs-maçons et font de leur pratique maçonnique une source de leur production poétique. C'est à la découverte de cette rencontre inattendue entre surréalisme et franc-maçonnerie que nous convions le visiteur.

**NOS SS.: ET NOS FF.: ONT VU... ONT FAIT...**



Commission Développement Durable  
Grand Orient de France  
Citoyens et Responsables

## **IL EST TEMPS**

Alliance maçonnique pour une Terre vivable



Les menaces environnementales apparaissent de plus en plus comme des réalités de notre vie de tous les jours. Il n'est plus possible de le contester : ce sont les équilibres planétaires qui sont en train de se rompre. Les équilibres sociétaux sont également bouleversés.

Quel impact sur notre humanisme et notre spiritualité tant personnelle que collective face à cette situation ?  
Quelles réflexions, quelles ambitions avoir en tant que Francs-Maçons ?

Avec l'appui de différentes loges tant françaises que belges de diverses obédiences,

### **nous vous proposons une journée de réflexion** **« Environnement, Société, Humanisme, Spiritualité »**

Contact : [conference2413@orange.fr](mailto:conference2413@orange.fr)

ou par la poste Le cercle de l'Acacia 27 impasse de la Forge 59190 MORBECQUE


#### **Avec les intervenants suivants :**

- Bruno COLMANT, professeur d'université, membre de l'Académie royale de Belgique
- Jean-René DALLE, ancien Grand Maître de la GL-AMF
- Marc DUFUMIER, professeur émérite d'AgroParisTech
- Jean DUMONTEIL, journaliste
- Gaël GIRAUD, directeur de recherche au CNRS
- Léo GOEYENS, chimiste
- Christian HUGLO, avocat au Barreau de Paris
- Corine LEPAGE, avocate au Barreau de Paris
- Valérie MASSON-DELMOTTE, vice-présidente du GIEC
- Charles SUSANNE, anthropologue, professeur à l'Université libre de Bruxelles
- Christiane VIENNE, députée honoraire, ancienne ministre wallonne de la Santé et de l'Action sociale
- Edwin ZACCAI, professeur à l'Université libre de Bruxelles

**Cette journée aura lieu le samedi 12 octobre 2024 de 9h à 18h**  
**3 Rond-point des Acacias, Lille-Ronchin (locaux de la GLDF)**

**Le programme complet sera diffusé deuxième quinzaine d'août 2024.**



Inscription :  ou lien en copiant l'adresse ci-dessous

<https://www.helloasso.com/associations/le-cercle-de-l-acacia/adhesions/environnement-societe-humanisme-spiritualite>

*La présente invitation est réservée aux Francs-Maçonnnes et Francs-Maçons et à celles et ceux dont ils peuvent répondre de la discrétion*

### **Les Irréductibles**

Collectif coordonné par *Patrick Houque*.

Comité de rédaction : *Michel Constans, Emile Destriez, Danielle Egido, Barbara Julien, Patrick Lepetit, Brigitte Matton, Agnès Molon.*

Courrier à adresser à [patrick.houqueneuille@sfr.fr](mailto:patrick.houqueneuille@sfr.fr) – © Tous droits réservés